LIÈGE – SÉRIE SUR LES BACKPACKERS LIÉGEOIS 2/5

Exploitée dans une ferme australienne

Sans VISA, Mélyssa était plus vulnérable

Deuxième volet de notre série sur les backpackers, ces jeunes routards qui font le tour de l'Australie. Mélyssa, une Ougréenne, a pris le risque de travailler dans des fermes dans l'illégalité la plus complète. Menaces, chantage, conditions de vie déplorables, salaires non payés : malgré quelques mésaventures, la jeune femme garde pourtant un bon souvenir de son séjour.

Un reportage réalisé grâce au soutien du Fonds pour le journalisme en FWB © M.B.

Mélyssa Borguet est une véritable baroudeuse. Âgée d'à peine 26 ans, la jeune femme dit avoir visité 40 pays. Et parmi ses destinations les plus marquantes, figure l'Australie. C'est à 22 ans qu'elle découvre cette île-continent. À l'époque, elle voyage en Asie avec son compagnon avant de décider d'y effectuer un crochet. Les deux tourtereaux entrent sur le sol australien grâce à un visa touristique, avec cet objectif : travailler dans des fermes pour pouvoir financer la suite de leur voyage.

Le compagnon de Mélyssa a en fait dépassé l'âge lui permettant de bénéficier du visa « vacances travail » (Working Holiday). C'est pour cette raison qu'ils optent pour le visa touristique qui est, en plus, gratuit.

VICTIME DES « CONTRACTORS »

Dans l'illégalité complète, le couple trouvera toutefois rapidement du travail, peu de temps après son arrivée à Melbourne, 2e plus grande ville du pays. Mais sera victime des « contractors », des personnes qui jouent le rôle d'intermédiaires entre le fermier et les travailleurs. Leur rôle est de s'occuper du recrutement. Souvent, ils obligent les backpackers à séjourner dans les hostels ou caravan Parks qu'ils gèrent. Une condition sine qua non pour pouvoir travailler.

Les prix sont généralement élevés, les conditions de vie pas toujours optimales. Dans l'illégalité, les deux jeunes sont plus vulnérables. « Dans la première exploitation, on dormait sur place mais c'était cher, 200 dollars la semaine (120€), on n'avait pas d'équipements de cuisine, c'était sale, pas nettoyé, on n'avait pas le minimum pour vivre correctement », raconte Mélyssa. Dans les champs, la situation n'est pas meilleure et les accidents ne sont pas rares :

> *«Il est arrivé que l'on refuse de nous payer et que l'on nous menace d'appeler les services de l'immigration»*

« Les échelles étaient lourdes et les 'contractors' nous criaient dessus à longueur de journée, c'était lassant à la longue », continue la jeune femme, « oui j'ai déjà assisté à des accidents, je me souviens qu'une fois un lourd bac de tomates était tombé sur le pied d'un travailleur, il ne voulait pas se rendre à l'hôpital car il n'était pas en ordre de visa ».

Et malgré les nombreuses heures de travail, le salaire lui, ne suit pas toujours : « Quand on était payé au rendement, on ne gagnait vraiment pas grand-chose, à peine 400 dollars chacun (280€) par semaine alors qu'on travaillait tous les jours, 9h par jour, à la fin de la journée, je n'en pouvais plus. Il est arrivé que l'on refuse de nous payer car nous n'avions pas de visa de travail », rapporte-t-elle, « on nous a menacés d'appeler les services d'immigration mais on a tenu bon et insisté ». Le couple changera d'exploitation pour un meilleur endroit. Et campera sous tente pendant trois semaines pour éviter de devoir payer un logement, qu'il jugeait beaucoup trop cher. Ils ne sont pas les seuls dans le cas. A l'abri des arbres, un campement de fortune voit le jour à proximité d'une douche gratuite : « Pour se laver, on allait à la piscine municipale ou on faisait la file pour la douche, on était une cinquantaine, après il fallait encore se faire à manger ». Et le lendemain matin, il fallait être debout à l'aube.

L'année prochaine, cette diplômée en hôtellerie compte à nouveau s'envoler vers l'Australie avec un visa en ordre et bien décidée à voir le nouvel an à Sydney. Le travail en ferme fera à nouveau partie de son programme mais elle connaît désormais les pièges à éviter. « Malgré les galères, c'est une super expérience humaine », conclut-elle.

LAURENT CAVENATI

Un rapport alarmant sur les conditions de travail en ferme

En Australie, une structure indépendante du nom de Fair Work est chargée de s'assurer que les travailleurs évoluent dans un environnement en accord avec la législation. Fin 2016, cet organisme a publié une étude sur les conditions de travail des backpackers «en réponse à une escalade de plaintes». Pour la réaliser, près de 4.000 jeunes ont été interrogés de façon anonyme. Le rapport est alarmant à bien des égards. Un répondant sur trois dit, par exemple, avoir été moins payé que le minimum légal. Les déductions de paies (pour le logement) sont aussi un fait commun et généralement non consenties. Si les jeunes acceptent des conditions de travail dégradantes, c'est dans l'espoir d'entrer dans les conditions pour obtenir le second visa pour rester une année de plus en Australie. Et les employeurs en sont bien conscients. Plus grave, des cas d'agression sexuelle ont été rapportés.

Travailler dans les fermes n'est donc pas sans risque, surtout si elles sont isolées. Quelques recommandations: vérifiez que le fermier possède un n° ABN (TVA), renseignez-vous sur lui auprès d'autres backpackers, vérifiez ce que la loi vous octroie via le site de Fair Work, soyez en ordre de visa.

L.C

La plantation d'Orhan en alerte maximum à cause des incendies

« L'horizon est rouge, c'est irrespirable le matin »

A la différence de Mélyssa, Orhan Acar, un ancien banquier liégeois de 30 ans, est, lui, tout de suite bien tombé. C'est dans une petite plantation de tomates à une cinquantaine de kilomètres au Nord de Sydney qu'il trouve son bonheur. D'abord de fin mars à fin juin. L'expérience est enrichissante mais le métier est physiquement éprouvant. « Je travaillais entre 40 et parfois 60 heures semaine, dès le lever du soleil à 5h du matin et jusqu'à ce qu'il se couche, les premières semaines sont difficiles c'est vrai puis on s'habitue »

Il y retournera durant le mois de novembre. En plus de divers travaux de bricolage, il aidera son employeur à se préparer aux feux de broussaille. Car à 10 kilomètres à peine de là, ça chauffe. Comme en de nombreux endroits dans l'État du New South Wales, la végétation brûle. L'Australie connaît sa deuxième plus importante période de sécheresse jamais enregistrée. La grande métropole de Sydney elle-même est placée en alerte maximale et certains matins, la ville est recouverte d'un manteau blanc, conséquence directe des feux en train de brûler dans la région: du jamais vu.

C'est surtout à l'intérieur des terres que la situation est la plus inquiétante. Car il fait plus chaud, de quelques degrés, et plus sec aussi que sur la côte. Orhan est, lui, quasi en première ligne: « Le feu a pris dans une zone difficile d'accès pour les pompiers, on voit les flammes au loin, l'horizon est rouge et certains matins, ce n'est pas possible de travailler à cause de la fumée », raconte le jeune homme de 30 ans, « j'ai même fait mes valises dans l'éventualité où il faudrait partir ».

Heureusement, une rivière sépare les flammes de l'exploitation agricole. Et le vent finira par souffler dans l'autre sens: « Le véritable danger c'est les braises qui volent avec le vent, on s'est préparés du mieux qu'on pouvait, on a placé des arrosoirs sur le toit et les champs ont été mouillés. Si c'est stressant ? Non, c'est plutôt excitant en fait », termine le jeune homme. Au moment où nous l'avons quitté, l'ampleur du feu avait diminué et la situation semblait revenir sous contrôle.

L.C.

Mélyssa a choisi de dormir en tente pendant une partie de son séjour.

Orhan dans la ferme de Maroota: « Un métier physique mais on s'y sent bien »

Les flammes se sont approchées jusqu'à 10 kilomètres de la ferme d'Orhan.

Conséquence des feux, la fumée éclipsait les rayons du soleil.

L'Opera House de Sydney enveloppée d'une épaisse fumée due aux feux.